

que le vénérable serviteur de Dieu y élevait de ses mains, est tombé en ruines, aujourd'hui un jeune frère le relève.

Cana est dans un vaste et populeux district, loin de l'influence ombrageuse des chefs. Aujourd'hui, nos amis Kohler défrichent avec peine un sol qui leur paraît ingrat. Ils ont besoin d'être soutenus par la sympathie et les prières de tous ceux qui ont à cœur l'avancement du règne de Dieu. Mais je n'en doute pas, le temps viendra où pour Cana aussi s'accomplira cette belle parole : « Une poignée de froment semée dans la terre, sur le sommet des montagnes, le fruit qu'elle produira fera du bruit comme les cèdres du Liban. »

F. COILLARD.



HISTOIRE DU CAFRE JANVIER, MAINTENANT ABRAHAM TAPITA

MEMBRE DE L'ÉGLISE DE THABANA-MORÈNA

« Monsieur est sans doute occupé, je reviendrai une autre fois. » — Je me retourne et vois entrer un homme d'une soixantaine d'années qui habite dans la station. J'ai sur ma table un travail qui presse et je suis tenté de répondre à mon visiteur que je suis en effet très-occupé et qu'il fera mieux de revenir un autre jour. Je pressens d'ailleurs le sujet qui l'amène : il s'agit d'une contestation entre lui et le chef de la station à propos d'un mur de clôture, question qui m'intéresse assez peu. Je posai cependant ma plume et j'écoutai patiemment. Ce fut long ; on arriva pourtant au bout. Après avoir donné mon avis en quelques mots : « Sais-tu ? dis-je à Abraham, une idée m'est venue à l'esprit en t'écoutant : Par quelles circonstances as-tu été amené, toi qui es né parmi les Matébélés (1) à venir t'établir au Lessouto, si

(1) On appelle de ce nom les Zoulous qui suivirent Mossélékatsi, lorsqu'il émigra de la Natalie. (*Note des Réd.*)

loin de ton pays d'origine ? Le soleil va se coucher, je n'ai plus le temps d'achever mon travail ; si tu me racontais ton histoire ? Je serais curieux de l'entendre.

—Tu veux connaître ma vie, je t'en ferai volontiers le récit ; mais j'ai vu bien des choses, et comme je ne sais pas compter par années comme vous autres, les événements se brouillent un peu dans ma tête.

Je ne sais pas au juste où habitaient mes parents lors de ma naissance ; ce devait être quelque part dans ce qui est aujourd'hui la colonie de Natal. Mes plus anciens souvenirs sont ceux d'une fuite précipitée pendant la nuit. Je suis porté sur les épaules de ma mère ; des femmes, des enfants cherchent leur chemin en pleurant, tandis que les hommes chassent le bétail à travers les bois. Je vois encore mon père marcher péniblement à côté de nous ; une lance lui avait traversé l'épaule, et comme on n'avait pas le temps de s'arrêter pour retirer le fer de la blessure, il souffrait beaucoup. Ainsi que je l'appris plus tard, notre chef, Mossélékatsi, fuyait devant le terrible Chaka, roi des Zoulous. Nous fûmes en route pendant bien des semaines, puis la tribu s'arrêta dans un beau pays couvert d'arbres, arrosé de rivières, qu'on appelle aujourd'hui le Transvaal.

Des années se passèrent, j'étais devenu un jeune garçon. Mon père s'était rétabli de sa blessure et je l'aidais à soigner le bétail. Nous vivions en paix ; de temps à autre éclatait quelque guerre avec nos voisins, mais pas plus qu'il n'en fallait pour maintenir nos guerriers en bonne humeur. Les exécutions multipliées qu'ordonnait Mossélékatsi sur accusation de sorcellerie nous donnaient cependant de l'inquiétude. Chacun pouvait se demander si son tour n'allait pas aussi venir. Mon père fut accusé, mais on ne le tua pas, parce que le chef tenait beaucoup à lui.

Je me rappelle qu'à cette époque, nous entendîmes beaucoup parler de fameux sorciers, mais tout blancs, qui étaient venus s'établir dans le pays. (MM. Rolland, Lemue et Pellis-

sier, missionnaires de la Société de Paris.) Le chef ayant résolu de les mettre à mort, les gens de notre village se mirent en route sous la conduite de mon père. Ils trouvèrent les missionnaires partis et leur donnèrent la chasse. Plus tard, nos gens, arrivés à une profonde rivière, rencontrèrent des Boers qui émigraient sous la conduite de Potgieter. Ils ne s'attendaient pas à être attaqués et ils furent aisément défaits. Tous les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants emmenés prisonniers. Un de mes oncles fut tué dans cette rencontre, un autre grièvement blessé. Le butin fut immense. Ce fut alors que je vis pour la première fois des brebis ayant de la laine sur le dos et non du poil comme les nôtres, ce qui m'étonna beaucoup.

Cette expédition nous avait enrichis, mais, quelque temps après, Dingaan, le nouveau chef des Zoulous de Natal, vint nous attaquer. Il fallut encore se sauver de nuit, et à notre retour nous trouvâmes notre village en cendres, le bétail enlevé et le blé détruit. On construisit à la hâte quelques huttes, car la saison des pluies approchait. Nous eûmes beaucoup à souffrir de la faim, n'ayant que des racines pour nourriture, et la maladie emporta bien du monde.

Un matin, je sors de la hutte, les étoiles brillaient encore au ciel. J'entends dans la montagne un bruit très-étrange que je prends pour le rugissement des lions. Je rentre et le dis à mon père. Il sort et s'écrie : « Ce sont les fusils des blancs ! » On se lève en tumulte, les hommes prennent leurs boucliers et leurs lances, les femmes commencent à crier. Mon père leur impose silence et dit : « Mes enfants, sachez que ce jour est le dernier de votre vie, mais faisons de notre mieux ; que les femmes et les enfants se réfugient dans les bois, peut-être ne nous reverrons-nous jamais. » Il réunit ses gens autour de lui et entonne le chant de guerre. L'ennemi arrivait ; nous nous sauvons sur une colline entourée d'arbres. De là, je voyais les blancs abaisser leurs fusils ; un peu de fumée, une détonation, et nos gens roulaient à terre avant d'avoir pu

se servir de leurs lances. Je me blottis derrière un buisson, pleurant à chaudes larmes, mais bientôt je me sens saisi à l'épaule. Un blanc était derrière moi ; il me fait signe de marcher. J'obéis, tremblant de peur, car il conduisait en laisse un animal que je voyais pour la première fois. Bien sûr, pensais-je, je vais être dévoré ; et je me retournais à chaque pas jetant sur le *cheval* un regard d'angoisse. Dans une gorge étaient réunis les femmes et les enfants de la tribu, personne n'avait échappé. Voyant ma mère dans le nombre, je voulus aller à elle, mais le Boer me rejeta en arrière et je dus le suivre. « Va, mon enfant, me cria ma mère, il ne te tuera pas, mais tu seras son esclave, je ne te reverrai plus, » et elle se mit à pleurer. En effet, je ne la revis plus ; quant à mon père, il avait été tué dans le combat. Pendant plusieurs jours, les Boers continuèrent leur œuvre de destruction, brûlant les villages et enlevant les enfants et le bétail. Cela fait, ils reprirent le chemin de leur camp fortifié qui était à quelques journées de là. Nous fûmes étonnés de voir des wagons ; nous les primes d'abord pour des rochers, mais on nous apprit que c'étaient des maisons traînées par des bœufs. Il y avait aussi là des Boers habillés de longs vêtements et sans barbe ; on nous dit que c'étaient des femmes. Il y eut grandes réjouissances au camp à notre arrivée, et, comme c'était le premier mois de l'année, mon maître me donna le nom de *Janvier*. On nous offrit de la nourriture, nous primes de la viande et rejetâmes le pain, car il était blanc, preuve qu'il était ensorcelé.

Quelle dure vie que la mienne ! mon maître ne comprenait pas ma langue ni moi la sienne. Les esclaves hottentots qui seuls pouvaient nous interpréter, prenaient plaisir à travestir les ordres de mon maître. Le fouet se chargeait de tout expliquer : le fouet quand le bétail s'égarait ; le fouet quand j'étais assis au lieu d'être debout ; le fouet quand je ne savais pas m'y prendre pour laver les pieds de mon maître ; le fouet quand l'eau était trop chaude ou trop froide ; le fouet, tou-

jours le fouet. Parfois les Boers nous ordonnaient de danser en chantant nos chants nationaux qu'ils accompagnaient de bruyants éclats de rire, et pour notre peine nous étions régalez de coups de cravache. Le pis c'est que j'étais non-seulement l'esclave de mon maître, mais l'esclave de ses esclaves hottentots. Ils se déchargeaient sur moi de leur service et j'avais à porter la peine de tous leurs méfaits. Si le maître me frappait par colère, eux le faisaient par plaisir. Que de fois ne se sont-ils pas amusés à me jeter dans un étang, et, lorsqu'à grand'peine je regagnais le bord, ils m'y rejetaient de nouveau jusqu'à ce que mes forces fussent à bout!

Nous étions toujours en marche, tantôt à travers de belles vallées, tantôt à travers de grandes plaines couvertes de troupe innombrables de gazelles et d'élangs. Nous nous dirigeons sur Natal où les Boers voulaient s'établir. Lorsque la chaîne du Drakensberg eut été franchie, nous nous arrêtàmes près d'une rivière où l'on forma un camp immense, ou plutôt trois camps séparés par une vallée. Une députation partit pour rendre visite au chef Dingaan et obtenir de lui une cession de territoire. On nous disait qu'à son retour le camp serait rompu et que chaque Boer s'établirait sur une ferme.

Un jour, j'étais allé garder les bœufs de mon maître à une certaine distance, ayant avec moi un de mes camarades. Nous avons fait du feu, sur lequel nous faisons griller des tranches savoureuses d'hippopotame, lorsque nous entendîmes des coups de feu. Du haut de la colline où nous étions, nous apercevions beaucoup de fumée dans la direction du camp et nous voyons des troupes se précipiter d'un côté et de l'autre. Evidemment les Boers étaient attaqués par les Zoulous de Dingaan, mais que nous importait ! n'étions-nous pas esclaves ? et je puis dire en conscience que, tout en regardant le combat, nous ne négligeâmes pas un seul instant de retourner le rôti. Un Hottentot, monté sur un cheval baigné de sueur, arrive ventre à terre de notre côté : « Dingaan, Dingaan est là, tous les Boers sont tués ! » Nous rassemblons le bétail à la hâte

pour nous sauver avec lui, lorsqu'un Boer arrive et nous ordonne de nous diriger vers l'autre camp qui, bien qu'attaqué, n'avait pas été surpris et d'où les Zoulous furent repoussés avec de grandes pertes.

Je ne te raconterai pas ce qui suivit.

Tu sais que les Boers firent alliance avec un frère de Dingaan et prirent une terrible revanche. Leur butin fut immense, des bœufs par milliers, et des enfants par centaines. L'un en avait pris dix, l'autre vingt. On rassembla le tout, et bœufs et enfants furent mis aux enchères.

C'est alors que celle qui est maintenant ma femme fut achetée par le père de mon maître, qui la paya dix écus.

Mon maître étant dégoûté de toutes ces guerres, quitta Natal pour se rendre dans la colonie du Cap; il n'y demeura pas longtemps et vint se fixer dans le pays qui est maintenant l'État libre de l'Orange. Il y retrouva le même état de choses qui lui avait fait quitter Natal : guerre avec les Anglais, guerre avec les Griquois, guerre avec les Bassoutos ; tu connais ces événements, pourquoi te les raconterais-je ? Il n'y a pas eu de combat auquel je n'aie assisté, portant le fusil de rechange et la cartouchière de mon maître. Tu me demandes si je n'ai jamais été blessé ? — Non, jamais ; il est vrai que je me tenais toujours derrière mon maître, et qu'il n'aimait pas à se mettre au premier rang.

En attendant, je vivais comme un chien, chien bien nourri sans doute ; mais si la nourriture était abondante, les coups l'étaient aussi. Notre ration de l'un et de l'autre nous était régulièrement servie. J'avais pour tout vêtement une peau de brebis, et je passais la plupart des nuits dans les champs, avec le bétail, dormant dans la cendre, auprès du feu, sans couverture, souvent mouillé, les chiens du maître couchant à mes côtés et m'aidant à me réchauffer. Les hyènes et les lions hurlaient autour de nous ; plusieurs de mes camarades ayant subitement disparu, on supposa qu'ils avaient été dévorés, mais on ne s'en inquiéta pas autrement. J'aurais dû me

sauver, dis-tu ? mais où ? Je ne savais pas qu'il existât des blancs plus humains que les Boers, et quant aux noirs, m'auraient-ils mieux traité ?

J'avais grandi, je voulus me marier avec une jeune fille esclave comme moi. Son maître n'y voulut pas consentir ; heureusement, le mien, pour m'encourager au travail, me promit une génisse par an (elles valaient alors 25 fr.) Au bout de cinq ans, je réussis à réunir quelques têtes de bétail ; le maître de ma femme les prit en échange, et ainsi je me mariaï.

Je dois cependant rendre cette justice à mon maître de dire qu'il faisait régulièrement son culte de famille et qu'il nous engageait à y assister. Il y a peu de Boers, même aujourd'hui, qui en eussent fait autant. Je ne me rappelle pas l'avoir entendu beaucoup parler du Sauveur ; peut-être ne le connaissait-il guère lui-même ou n'étais-je pas à même de comprendre. Ce que je sais, c'est qu'il nous disait qu'il y a une vie éternelle et un paradis, où nous pourrions être reçus si nous étions dociles et assidus au travail. Il ajoutait que cela nous serait toutefois difficile, les noirs ayant été jadis maudits de Dieu pour avoir méprisé leur père. Il n'y avait pas là de quoi me faire trouver le salut et la paix, mais c'en était assez pour me faire sentir combien j'étais misérable et me donner un vif désir de m'instruire. Je voyais, le dimanche, mes maîtres aller à l'église en famille, lire la Bible et chanter des cantiques. Je suppliai mon maître de m'enseigner à lire. Il refusa : — « Si tu apprends à lire, qui fera ton ouvrage ? » — Je lui répondis que, travaillant le jour, je pourrais prendre une leçon le soir. « — Ah bien oui, et quand est-ce que je dormirais ? » — Je lui offris de lui laisser le peu que je gagnais en échange de quelques leçons ; il me renvoya à son fils, qui s'occupa de moi pendant un jour ou deux, puis me dit que cela l'ennuyait. J'étais tellement triste, dégoûté de la vie sans espoir que je menais, que je formai le projet de mettre fin à mes jours, ou tout au moins de me laisser mourir. Pour cela, j'allai

dans une vallée que je savais habitée par des lions et je me jetai à terre, espérant bien que ce jour serait le dernier de ma vie. Dieu eut pitié de moi, un wagon vint à passer ; j'eus la curiosité de voir comment on s'y prendrait pour traverser la rivière qui était pleine ; je rencontrai là un de mes camarades d'enfance, et la joie de le revoir me fit reprendre le chemin de la maison.

Les années se passèrent : un missionnaire, M. Lemue, vint fonder une station non loin de la ferme de mon maître. Je commençai à suivre régulièrement les services ; mes enfants toutefois ne pouvaient aller à l'école à cause de la distance. Mon maître, auquel j'avais donné les meilleures années de ma vie, consentit enfin à me laisser partir. Les idées des Boers avaient d'ailleurs changé, ils avaient honte d'avouer publiquement qu'ils possédaient des esclaves. Le temps viendra sans doute où leurs fils soutiendront qu'ils n'en ont jamais eu. Je voulais m'établir à Carmel, mais M. Lemue mourut. Les missionnaires du Lessouto vinrent nous voir et nous conseillèrent de quitter l'endroit pour nous établir auprès d'eux. C'est ce que j'ai fait, je suis venu à Thabana-Morèna et j'y ai trouvé ce que j'ai si longtemps cherché. Si je suis trop vieux pour apprendre à lire, mes enfants fréquentent l'école, et mieux que cela nous avons appris à connaître le Sauveur.

Tu nous as parlé, un dimanche, de Jacob. Comme lui, je puis dire : « Mes jours ont été mauvais, » mais, comme lui, j'ai trouvé la paix. Ce n'est pas à dire qu'elle remplisse constamment mon cœur ; il y a à lutter contre le péché, à supporter les tracasseries de la vie qui sont bien pénibles quand le poids des années se fait sentir, mais Jésus achèvera l'œuvre qu'il a commencée. La Bible dit que Dieu est le père des orphelins ; il l'a été pour moi, mais que ses voies sont étonnantes ! Plus j'y pense, plus je me dis : « Il est puissant, il est grand ! »

Thabana-Morèna, 6 juillet 1876.

P. GERMOND.